



BUATA B. MALELA

Centre Universitaire de Mayotte

 0000-0003-3362-6483

## « De la bêtise et du conformisme » comme forme de stéréotype dans la littérature de Belinda Cannone

“The notion of bêtise and conformism”  
as a form of stereotype in Belinda Cannone’s literature

ABSTRACT: In this paper, our analysis will focus on the concept of stereotype based on the notion of “bêtise” (stupidity) that French essayist and novelist Belinda Cannone deplors. We will study how she rethinks the “bêtise”, after Flaubert who defined it as the art of wanting to conclude. In *La bêtise s’améliore* (2007) Cannone gives the example of Flaubert, making the “bêtise” the *doxa* that touches all areas of social life. The central element of “bêtise”, according to Belinda Cannone, remains in many respects conformism. It is a question of seeing how, in Cannone’s discourse, these two notions – “bêtise” and conformism – are articulated and allow her to redefine her ethos of the engaged intellectual in the public space.

KEY WORDS: French literature, conformism, stereotype, literary discourse, Belinda Cannone

Notre analyse porte sur le concept de « bêtise » dans l’essai de Belinda Cannone intitulé *La bêtise s’améliore* (2007). Sa conception de cette notion s’accorde avec l’histoire du stéréotype. Celui-ci se trouve être lié à d’autres notions comme le cliché, le lieu commun et les idées reçues, ce que rappellent Amossy et Herschberg dans leur étude consacrée aux *Stéréotypes et clichés* (2005). En effet, le cliché, terme qui vient de l’imprimerie tout comme le stéréotype, est d’abord défini comme un langage reçu, répété et commun au XIX<sup>e</sup> siècle, puis comme un poncif au XX<sup>e</sup> siècle. La notion d’idée reçue se trouve attaquée par des écrivains qui ont la volonté de lutter contre la bêtise ambiante d’où le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert (AMOSSY, HERSCHBERG PIERROT, 2005 : 13–14) qui vise le prêt-à-penser. Quant au lieu commun (*topos koinos*), cette notion n’acquiert son sens négatif qu’au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le lieu commun devient l’objet même du

soupçon et désigne les idées devenues trop communes et rejetées pour cette dernière raison. Le stéréotype représente l'idée de fixité et sa valeur de péjoration ne s'atteste qu'au XX<sup>e</sup> siècle et prend le sens de « formules figées », aussi bien en sciences sociales que dans les sciences du langage. Ce rappel historique montre que la notion de stéréotype est assez polysémique et qu'elle demeure implicite dans celle de « bêtise » que propose Belinda Cannone qui va mobiliser les différents aspects du stéréotype dans son essai *La bêtise s'améliore*. Celui-ci marque une certaine étape dans sa carrière d'écrivain que l'on peut resituer dans son contexte.

### Une carrière intellectuelle

Belinda Cannone naît en Tunisie en 1958. Après des études de littérature comparée à l'Université de Bourgogne, elle enseigne à l'Université de Corse Pascal Paoli à Corte, avant de devenir maître de conférences à l'Université de Caen-Normandie en 1998, année de publication de son étude universitaire *Musique et littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Elle va investir son capital culturel et social dans une carrière d'écrivain-essayiste, menant une double vie à la fois d'écrivain et d'universitaire. Elle publie tantôt de la fiction, tantôt des essais. De 1990 à 2017, vingt-trois livres au total sont publiés. Ces publications en font une auteure très active dont la posture évolue avec le temps en vingt-sept ans de carrière. En effet, dans les années 90, elle publie trois écrits universitaires et quatre œuvres de fiction, ce qui la positionne d'abord comme universitaire et romancière. Ensuite, à partir des années 2000, la dimension universitaire diminue (deux écrits), augmentent les productions d'essais (sept productions), les productions romanesques demeurent stables (quatre productions). Ces observations nous permettent d'émettre l'hypothèse selon laquelle la posture adoptée par Belinda Cannone a évolué depuis le début de sa carrière, passant d'écrivain universitaire à écrivain-essayiste dans les années 2000, ce qui va se marquer par une inflation de ses écrits essayistiques dont *La bêtise s'améliore*.

D'autres indices marquent aussi cette évolution dans sa manière d'être écrivain, les nombreux prix qu'elle a obtenus en 27 ans de carrière. Ils constituent des manifestations de sa reconnaissance et de sa consolidation dans la vie littéraire en France : le prix de l'essai de l'Académie française en 2001 pour *L'écriture du désir* (2000), le Grand prix de l'essai de la Société des gens de lettres pour *Le sentiment d'imposture* (2005), le prix littéraire de la ville de Caen en 2012 pour *la Chair du temps* (2012) et toujours en 2012, elle devient Chevalier de la Légion d'honneur. Tous les prix que Cannone a pu recevoir lui ont été décernés par des institutions légitimes et bien installées dans le champ littéraire français. Ces dis-

inctions la placent davantage du côté de la sphère de production restreinte, d'un public mieux doté en capital scolaire, culturel et social. Par ailleurs, l'ensemble de son œuvre explore des thématiques à contre-courant de celles ayant cours dans le monde littéraire français (l'inflation du sujet, de l'individu). En étudiant la bêtise et le stéréotype, elle s'éloigne ainsi de la tendance autofictionnelle et subjectiviste d'une certaine littérature française contemporaine.

Année	Écrits universitaires	Essais	Fictions	Poésie/Nouvelles
1990	<i>Philosophies de la musique, 1752–1789</i>		<i>Dernières promenades à Petrópolis</i>	
1991	<i>La Réception des opéras de Mozart, 1793–1829</i>			
1992			<i>L'Île au nadir</i>	
1994			<i>Trois nuits d'un personnage</i>	
1998	<i>Musique et littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle</i>		<i>Lent Delta</i>	
2000		<i>L'Écriture du désir</i>		
2001	<i>Narrations de la vie intérieure</i>			
2002	<i>L'Œuvre de Zola</i>			
2005		<i>Le Sentiment d'imposture</i>		
2006			<i>L'Homme qui jeûne</i>	
2007		<i>La bêtise s'améliore</i>		
2009		<i>La Tentation de Pénélope</i>	<i>Entre les bruits</i>	
2011		<i>Le Baiser peut-être</i>		
2012				<i>La Chair du temps</i>
2013		<i>Petit éloge du désir</i>	<i>L'Adieu à Stefan Zweig</i>	<i>Le Don du passeur</i>
2015			<i>Nu intérieur</i>	
2016				<i>Un chêne</i> , photos, poèmes et nouvelle
2017		<i>S'émerveiller</i>		

*La bêtise s'améliore* paraît en 2007, année de l'élargissement de l'Union européenne, des élections présidentielles en France, de la réception du prix Nobel

de la paix par Al Gore et le groupe de 500 experts du GIEC<sup>1</sup> et de la conférence de Bali pour lutter contre le réchauffement climatique. Ce contexte qui favorise l'essai, les prises de position dans l'espace public amène Belinda Cannone à prendre à bras-le-corps le thème de la bêtise, une vaste question qui est liée au stéréotype par le biais de ses autres variantes, notamment les idées reçues. Et la bêtise a déjà fait l'objet d'une réflexion des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle (Baudelaire, Flaubert, Bloy) et du XX<sup>e</sup> siècle avec des écrivains comme Robert Musil (1880–1942) ou Witold Gombrowicz (1904–1969) pour ne s'arrêter qu'à ces deux cas qui inspirent Cannone.

Dans *De la bêtise* (1937), Musil essaie de comprendre la bêtise du XX<sup>e</sup> siècle, à laquelle il attribue plusieurs visages. Il se propose d'en étudier l'essence, d'interroger le parti pris et le positionnement à partir duquel on tient discours et qui suppose un sujet éloigné de la bêtise. Pour Musil, la croyance en une prise de distance possible révèle la bêtise même. De plus, il y a un rapport entre la bêtise et l'intelligence, parce qu'il existerait une bêtise intelligente qui menace la vie elle-même et il existe différentes associations à la bêtise : bêtise et vanité, bêtise et inintelligence, bêtise et insensibilité, bêtise et génie, etc. (*En attendant Nadeau*, 2018 : 45–52) Si toutes ces formes de bêtise peuvent être présentes chez Gombrowicz, ce dernier parle plutôt de sottise, notamment des gens intelligents, comme les enseignants, les artistes, les littérateurs, etc. Gombrowicz s'oppose à une certaine idée de la littérature pour la littérature qu'incarnerait à ses yeux le nouveau roman de Butor ou Robbe-Grillet, une littérature qui parle de littérature. Et l'on peut comprendre ainsi sa pensée selon laquelle « plus c'est savant plus c'est bête ». Par ailleurs, la bêtise c'est le nationalisme politique et littéraire : le fait de s'adorer dans sa propre nation conduit Gombrowicz à souhaiter délivrer les Polonais de la Pologne et du nationalisme littéraire. Ce qu'il semble suggérer dans ses productions dont *Ferdydurke*, *la Pornographie* (1960), etc. (*En attendant Nadeau*, 2018 : 58).

De ces deux exemples et tentatives de définition de la bêtise, retenons la dimension multiple de la bêtise, mais surtout sa relation avec l'intelligence que nos auteurs appellent la bêtise intelligente. C'est sous cet angle que Cannone intervient également mais en recentrant la bêtise sur le conformisme par rapport à l'héritage intellectuel sur ce thème. Et depuis Musil et Gombrowicz, beaucoup d'ouvrages ont été écrits et ont abordé ce sujet directement ou indirectement. Par exemple, dans *Différence et répétition* (1968), Deleuze regrette que la philosophie réduise la bêtise à la figure de l'erreur et au fait de lui attribuer une causalité externe. Or il faut chercher la cause de la bêtise ailleurs que dans l'erreur, les faits de société ou de caractère. La bêtise résulte de la pensée comme telle,

<sup>1</sup> Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat dont le rapport rendu public établit la responsabilité de l'homme dans les modifications du climat enregistrées au cours des dernières années,

d'un fond. Et la bêtise est rendue possible « en vertu du lien de la pensée avec l'individuation. Ce lien est beaucoup plus profond que celui qui apparaît dans le Je pense ; il se noue dans un champ d'intensité qui constitue déjà la sensibilité du sujet pensant. Car le Je ou le Moi ne sont peut-être que des indices d'espèce : l'humanité comme espèce et parties » (DELEUZE, 2011 : 197). D'autres ouvrages abordent aussi la bêtise parmi lesquels, citons *L'Essai sur la bêtise* (1975) de Michel Adam, *La bêtise* (1985) d'André Glucksmann, *De la connerie* de Georges Picard (1994), *La bêtise se soigne-t-elle ?* (2004) de Jean-Michel Couvreur, *Bréviaire de la bêtise* (2008) d'Alain Roger, *Le génie de la bêtise* (2017) de Denis Grozdanovitch et enfin le hors-série numéro 3 de la revue *En attendant Nadeau. Journal de la littérature, des idées et des arts* (2018) totalement dédié à la bêtise.

Si la liste – incomplète – de ces ouvrages est inégale quant à leur contenu, allant de la pochade au contenu plus sérieux, elle rappelle néanmoins l'intérêt récent porté au thème de la bêtise qui peut être pensée indépendamment des stéréotypes. Et notre objectif est précisément de penser ensemble les deux notions à partir de l'exemple de l'essai de Cannone. Celle-ci se positionne dès lors contre les auteurs imprécateurs et moralisateurs et pour ne pas perdre ses lecteurs dit opter pour une forme dialoguée permettant de faciliter l'accès à sa réflexion. Elle explique ce choix par la volonté de ne pas tomber elle-même dans la bêtise, comme pouvait le craindre Musil en invoquant l'importance du point de vue. En usant d'une forme dialoguée, elle espère se laisser une marge de manœuvre et éviter de tomber dans des affirmations trop catégoriques. Il ne faut pas se placer dans une position surplombante, mais plutôt repérer les mécanismes du conformisme et de la bêtise de l'intérieur, à partir d'une perspective interne, pour finalement s'interroger soi-même et sortir de l'intelligence hors sol, en étant déconnecté de l'expérience, ce qu'elle retrouve chez Gombrowicz (CANNONE, 2018).

### Bêtise et idée reçue

*La bêtise s'améliore* (2007) est le troisième essai de Belinda Cannone. Il traite de la bêtise qui touche à tous les domaines de la vie sociale. Pour expliquer son titre ironique, *La bêtise s'améliore*, l'auteure revient sur l'idée selon laquelle la bêtise se transforme, en récupérant les bonnes idées des générations précédentes et en les recyclant. Cette récupération entraîne un certain conformisme qui concerne paradoxalement les plus cultivés du corps social qui se laissent porter par le langage et les idées d'une époque et se mettent à fabriquer du discours stéréotypé et conformiste lorsqu'un obstacle se dresse contre leurs évidentes certitudes. Pour échapper à cette situation de bêtise, la solution de Cannone est la vigilance à l'égard de soi-même.

Comme Belinda Cannone l'indique dans sa postface de 2015, sa démarche part d'un sentiment de colère face à l'évidence du conformisme. Il incarne la bêtise et une opinion conformiste nous désarme complètement. Partant de ce qu'elle appelle sa « passion pédagogique » (CANNONE, 2016 : 189), elle manifeste là sa posture d'intellectuelle engagée dans la transmission de son savoir et de ses idées. Mais cet engagement se fait dans l'humilité parce qu'elle préconise et favorise l'écoute qui permettrait de voir au-delà de soi et d'aller vers l'autre. La transmission sert aussi à entrer en contact avec l'autre, à dialoguer avec lui et à tester sa capacité à changer d'avis, « parce qu'être convaincue par les arguments adverses me donne le sentiment qu'il existe une vérité, au-delà de moi, de nous, et qu'en réfléchissant vraiment, en faisant l'effort de raisonner, on peut la mettre au jour [...] » (CANNONE, 2016 : 189) Cette volonté de dépasser la centralité du moi se fait par la mobilisation d'un dialogue dans le texte qui confirme l'importance de l'autre ou du lecteur et la mise en garde contre le conformisme des esprits qui se précipitent dans le prêt-à-penser : « Car qu'est-ce qui permet de répondre vite, qu'est-ce qui se précipite sous la langue quand on ne prend pas le temps de réfléchir, si ce n'est la pensée toute faite, toute prête, pré-pensée, pré-jugés ? » (CANNONE, 2016 : 190) Cannone se rapproche de la notion d'idée reçue en parlant de « pensée toute faite » qui rejoint le sens péjoratif de cette notion. Celle-ci peut correspondre à l'idée aristotélicienne d'*endoxa*, une opinion qui repose sur la conscience générale ou une croyance admise. Tout comme Flaubert qui s'en méfiait dans son *Dictionnaire des idées reçues* (1911), Cannone aussi dénonce le prêt-à-penser, le prêt-à-faire et le conformisme. Elle est rejointe par Jean-Luc Tiesset qui comprend également la bêtise comme « un conformisme, une habitude de penser et d'agir que l'éducation tend trop souvent à perpétuer plutôt que d'en faire un objet de réflexion » (*En attendant Nadeau*, 2018 : 36) Les deux auteurs se rapprochent très nettement de Gombrowicz qui, dans *Ferdydurke*, conçoit la bêtise dans le conformisme de l'institution scolaire qui inculque des idées creuses aux élèves endoctrinés, notamment dans le commentaire convenu que l'enseignant propose sur le canon littéraire polonais en nationalisant la figure de Juliusz Slowacki en poète national On ne pense pas, on se contente de reproduire le programme sans user de sens critique.

Ignorants, paresseux, je vous le dis avec patience, enfoncez-vous bien cela dans la tête, je vais vous le répéter encore une fois, Messieurs : un grand poète, Jules Slowacki, un grand poète, nous aimons Jules Slowacki et sommes enthousiasmés par sa poésie parce que c'était un grand poète. Veuillez prendre note de ce sujet pour un devoir à faire à la maison : « pourquoi les poésies de Jules Slowacki, ce grand poète, contiennent-elles une beauté immortelle qui éveille l'enthousiasme ? »

Ce raisonnement circulaire et tautologique « Slowacki est un grand poète parce que nous l'aimons et c'est parce que nous l'aimons qu'il est grand », écho du discours social, confine au conformisme et pousse des écrivains comme Gombrowicz et plus tard Cannone à s'y opposer. Pour ce faire, ils s'écartent de la masse réfractaire à tout changement, à toute innovation et à toute remise en cause de l'ordre établi. Ainsi pour caractériser la bêtise, la locutrice, à travers la narration masculine, va en traquer les manifestations les plus patentes et les plus enfuies dans le discours social. Et elle voit dans la recherche constante du consensus, dans les discours et les échanges la tendance à la bêtise. Elle invoque trois figures conceptuelles – Gulliver, Clara et le locuteur – qui échangent sur cette question : « Ce n'est pas une faiblesse : lorsque nous parvenons à nous accorder, nous y trouvons confirmation d'un sens commun, de l'existence d'une vérité – puisque nous pensons cela toi et moi, c'est qu'il y a quelque raison de le penser, que ce doit être vrai » (CANNONE, 2016 : 13). Cette recherche de consensus est également un état d'esprit de ce que le narrateur et ses complices appellent « la bêtise intelligente ».

Je m'intéresse, je te l'ai dit, à la bêtise des gens intelligents. Cultivés, informés, libres (pourrait-on croire) d'exercer leur intelligence à tout moment et sur tout sujet, et subissant pourtant l'influence de la doxa. Oh, une doxa raffinée, pas simplement l'opinion du grand nombre, non : l'opinion de ce relativement petit groupe – les gens intelligents – qui domine la pensée contemporaine.

CANNONE, 2016 : 17

S'il demeure difficile de définir la bêtise notamment celle des gens intelligents, Alain Roger conteste ce point de vue de Cannone déjà présent chez Musil et Gombrowicz, en considérant que la bêtise relève d'un abus de rationalité, qu'elle procède de la raison suffisante autonome et autarcique : « Je ne vois pas comment on pourrait parler d'une „bêtise intelligente”, même avec la caution de Musil (dont l'essai sur la bêtise m'a toujours semblé assez décevant), à moins de dilater la bêtise dans le baratin intelligent, c'est-à-dire le bavardage, ce qu'elle n'est pas essentiellement » (ROGER, 2018 : 8) Malgré ce désaccord observé, d'un côté on a la bêtise comme excès de raison – thèse défendue par Roger –, de l'autre on a la bêtise comme conformisme des gens intelligents. Pour Cannone, la bêtise se caractérise aussi par l'usage intempestif et inapproprié d'idée reçue en invoquant le concept flou de « réactionnaire » notamment lorsqu'il s'applique à la politique, à la pensée ou bien à l'art contemporain dont l'injonction est une obligation de l'aimer sous peine d'être qualifié de réactionnaire.

Il est incontestable que, ces temps derniers, se manifeste une sorte de fanatisme dans l'usage du terme *réactionnaire*. Au point que plusieurs esprits avisés, je l'ai remarqué, ont jugé nécessaire d'en faire la critique et de mettre en évidence tout ce qu'il suppose : que son utilisateur est du bon côté, celui des audacieux,

des novateurs, qu'il est de ceux-là qui ne craignent pas la nouveauté, mieux : qui la recherchent, qui l'accueillent sous toutes ses formes. Pourquoi ? Parce qu'ils ne redoutent pas de bousculer la tradition, de s'en débarrasser, mieux : d'être dérangeants et subversifs. *Dérangeant* : formule typique – s'oppose à *réactionnaire* (qui est parfois remplacé par *poujadiste*, mais le terme est devenu incompréhensible pour les jeunes générations).

CANNONE, 2016 : 22

Le caractère récurrent de la bêtise et son insistance ne cesserait de s'améliorer et de se confondre au conformisme qui illusionne ses adeptes comme l'explique Gulliver à l'énonciateur : « C'est ce qui est terrible : la bêtise s'améliore. Et, circonstance aggravante, aujourd'hui elle promet ce qui lui est opposé : changement, renversement, liberté – *a priori* le contraire du conformisme. Mais comme la bêtise reste bête, elle n'offre de ces valeurs que des simulacres, comme nous le disions à propos des arts plastiques » (CANNONE, 2016 : 33). Aussi la bêtise c'est l'enfermement dans « l'actualisme », dans l'aujourd'hui qui est manière de méconnaître le passé, comme l'indique Gulliver à son interlocuteur : « Les gens intelligents ont tendance à souligner la continuité dans les faits, la mutation ou bien la conséquence. Les imbéciles ont l'impression que le monde commence avec eux : aujourd'hui. Hier, rien n'était pareil, c'est d'ailleurs évident : je n'y étais pas – grande différence » (CANNONE, 2016 : 42). Et Gulliver de redéfinir ce qu'il entend par « gens intelligents » contre la bêtise qui correspond à l'absence de sens critique. L'intelligence c'est pratiquer « l'exercice de constante vigilance » et « garder l'esprit en alerte » (CANNONE, 2016 : 50) en se méfiant du prêt-à-penser sur l'enseignement et la transmission, la liberté d'expression, l'usage des concepts tels que le politiquement correct, le féminisme etc. Bref des idées reçues.

En effet, la manifestation de la bêtise qui se situe dans le rapport à l'enseignement et à la transmission qu'incarne une certaine didactique confine à la bêtise « car avoir pensé que la transmission des connaissances nécessitait un savoir-faire spécifique, celui que développait la didactique, était une excellente idée... dont on avait fait un usage bête » (CANNONE, 2016 : 54). Un même usage fut réservé à la question de la liberté d'expression des artistes qui se trouve alors réduite à des schémas simples et au bon sens alors même que l'interrogation semblerait plus complexe.

La liberté d'expression est donc une loi qui invalide les autres lois. La question me paraît épineuse : qui décide que ce sont des œuvres d'art ? Et pourquoi les œuvres et leurs auteurs échapperaient-ils à la loi commune ? Comment légitimer ce statut d'exception des artistes qui les exempte de la juridiction générale ? Il y a vraiment matière à discussion et les réponses ne me paraissent pas aller de soi. Mais les bien-pensants le pensent pas, ils réagissent. Croient-ils entendre censure ? Ils brandissent *pétition*. Bêtise, bêtise, bêtise du raccourci où il faudrait mûre réflexion.

CANNONE, 2016 : 60

La bêtise intelligente ne pense donc que par omission, elle éloigne de soi précisément, voir même elle aliène.

Selon le degré de proximité à soi, on pense plus ou moins librement, c'est-à-dire qu'on est plus ou moins soumis à des valeurs autres que les siennes propres. [...] Et du coup, j'ai forgé un autre concept. [...] Je vous propose *pensée par omission*.

– Ce serait la forme de pensée de celui que son absence à soi, résultant d'une personnalité insuffisamment consistante, incite à tomber dans tous les panneaux de la pensée dominante ?

– Voilà. La bêtise de l'intelligence tiendrait peut-être à cette fragilité qui rend l'individu incapable de résister à l'idéologie dominante et qui fait que ça *réagit* en lui au lieu qu'il pense.

CANNONE, 2016 : 71–72

Le stéréotype comme représentation commune pousse l'individu à réagir plus qu'à penser. La réaction serait une autre manifestation de la bêtise dont la conséquence est de rendre malheureux et de faire violence à l'esprit. Celui-ci se voit condamné à la souffrance.

La bêtise nous rend malheureux parce qu'elle est violence contre l'esprit. On en a déjà parlé, mais souviens-toi des situations où tu es confronté à la parole d'un sot : quelque chose en toi entre en rage, ça ne te fait jamais rire, plutôt de la peine, va savoir pourquoi...

[...]

La bêtise fait toujours notre procès. Elle veut absolument avoir raison, elle n'imagine d'ailleurs jamais qu'elle puisse avoir tort : il suffit de songer à la ferveur accusatrice des conformistes...

CANNONE, 2016 : 90

La bêtise comme l'indique Gulliver concerne aussi l'usage ou bien l'emploi irréfléchi du concept également moraliste de « politiquement correct ». On serait dans ce que l'on peut appeler le cliché ou le langage reçu.

Mais il faut reconnaître qu'elle incarne en partie ce qu'elle semble dénoncer : car décrire un tour d'esprit conventionnel au moyen d'une expression la mode, n'est-ce pas tomber, d'une certaine manière, dans le travers qu'on désigne ? De même que penser *politiquement correctement* est une manière de faire l'économie d'une réflexion morale et politique, utiliser une expression à la mode est toujours une manière de faire l'économie d'une pensée. Voilà pourquoi Gulliver et moi évitons cette locution.

CANNONE, 2016 : 107

La bêtise peut également se trouver dans les expressions et les combats les plus nobles dont un certain féminisme qui « s'appuie sur une phraséologie qui,

comme telle, fait l'économie de la pensée – *l'indiscutable palais de glace de la langue et de la pensée des mâles* –, ce qui est un comportement bête (selon votre terminologie), et deuxièmement on mâtine ces évidences d'une posture très actuelle : la victimisation» (CANNONE, 2016 : 148). Elle ressemble aussi au cliché ou idée reçue.

Si pour Belinda Cannone, la bêtise qui est le conformisme se définit comme la recherche regrettable du consensus, un poncif des gens intelligents contraints à adopter une attitude convenue sur l'esthétique de l'art, de s'enfermer dans le présent ou d'être dans une absence de sens critique, de faire mauvais usage de concepts divers tels que la didactique, la liberté d'expression, le politiquement correct, ou tout simplement une incapacité à penser par soi-même, ou comme le dit Cannone à penser par omission. Au vu de cette caractérisation de la bêtise, qui rejoint en partie l'héritage littéraire de Musil et Gombrowicz, on peut dire qu'il s'agit d'une manière d'être ou de se comporter (*hexis*) et de penser (*ethos*) dans le corps social. Cannone, en écrivant sur la bêtise, manifeste la volonté d'aller à l'encontre du sens commun et de la bêtise ambiante. Elle se trouve donc dans une posture qui porte un discours critique de la parole commune et publique pour affirmer paradoxalement la spécificité de l'intellectuel et de l'écrivain comme le firent en leur temps Baudelaire et Flaubert (AMOSSY, HERSCHBERG PIERROT, 2005 : 13–14).

## Bibliographie

- En attendant Nadeau. Journal de la littérature, des idées et des arts*, n°3 (hors-série La Bêtise), 2018.
- CANNONE, Belinda 2018 : entretien avec Alain Finkielkraut <https://www.youtube.com/watch?v=J6UPwlj5IRQ>
- CANNONE, Belinda 2016 : *La bêtise s'améliore*. Paris, Pocket, coll. Agora, p. 189.
- DELEUZE, Gilles 2011 : *Différence et répétition*. Paris, Presses universitaires de France, coll. Épiméthée, p. 197.
- GOMBROWICZ, Witold 2016 : *Ferdydurke*. Traduit du polonais par Georges SÉDIR. Paris, Gallimard, coll. Folio.
- AMOSSY, Ruth ; HERSCHBERG PIERROT, Anne 2005 : *Stéréotypes et clichés*. Paris, Armand Colin, coll. 128.

## Note bio-bibliographique

**Buata B. Malela** est maître de conférences en littérature francophone à l'Université de Mayotte et chercheur associé à l'Université Libre de Bruxelles. Il est spécialiste de littérature francophone, de la relation entre les arts (musique populaire et littérature) et de la théorie de la littérature (sociologie de la littérature, études postcoloniales, philosophie de la littérature, etc.). Il a publié trois monographies qui couvrent ces axes de recherche : *Les Écrivains afro-antillais à Paris (1920–1960) : Stratégies et postures identitaires*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud » 2008 ; *Aimé Césaire. Le fil et la trame. Critique et figurations de la colonialité du pouvoir*, Paris, Anibwe, 2009 ; *Michael Jackson. Le visage, la musique et la danse : Anamnèse d'une trajectoire afro-américaine*, Paris, Anibwe, coll. « Liziba », 2012 (rééd. 2013). Codirection de revue : *Romanica Silesiana*, n° 6 (« Postcolonialisme et fait littéraire », en collaboration avec Krzysztof Jarosz), Katowice, Presses de l'Université de Silésie à Katowice, 2011. Et co-dirigé un collectif avec Linda Rasoamanana & Rémi Tchokothe intitulé *Les Littératures francophones de l'archipel des Comores*, Paris, Classiques Garnier, 2017 ; avec Simona Jisa & Sergiu Miscoiu (dir.), *Littérature et politique en Afrique : approche transdisciplinaire*, Paris, éditions du CERF, collection Cerf Patrimoines, 2018 ; avec Alexander Dickow, *Albert Camus, Aimé Césaire*, Paris, éditions Hermann, 2018 ; avec Andrzej Rabsztyn et Linda Rasoamanana (dir.), *Les représentations sociales des îles dans les discours littéraires francophones*, Paris, éditions du Cerf, coll. Cerf Patrimoines, 2018.

buata.malela@univ-mayotte.fr